

Morat : 22 juin 1476

Autor(en): **R.V.**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Revue Militaire Suisse**

Band (Jahr): **69 (1924)**

Heft 9

PDF erstellt am: **21.11.2015**

Persistenter Link: <http://dx.doi.org/10.5169/seals-340814>

Nutzungsbedingungen

Mit dem Zugriff auf den vorliegenden Inhalt gelten die Nutzungsbedingungen als akzeptiert. Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern. Die angebotenen Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrücke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungshinweisen und unter deren Einhaltung weitergegeben werden. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Morat.¹

22 juin 1476.

INTRODUCTION.

La bataille de Morat, par les forces qu'elle mit en présence, par ses conséquences politiques, est une des grandes batailles de l'histoire.

Les guerres de Bourgogne marquent la chute et la mort du dernier champion de la puissance féodale. Charles le Hardi, le plus grand prince de son temps, fastueux et brave, orgueilleux et cruel, se heurta aux Suisses pour le seul profit de l'astucieux Louis XI, roi de France, qui n'osait affronter lui-même un si redoutable voisin. Le seul moyen de s'en débarrasser était de le brouiller avec les Suisses. Le roi y parvint en déployant toutes les ressources de son esprit retors et de son habileté diplomatique. Par une série d'intrigues et de combinaisons machiavéliques, il détacha les cantons de l'alliance qui les unissait à la Bourgogne, les persuada que l'ambition du duc Charles les menaçait directement, et précipita l'ours de Berne et le taureau d'Uri sur le lion de Bourgogne. Les Suisses se chargèrent d'achever l'œuvre des diplomates à grands coups de piques et de hallebardes.

Le 25 octobre 1474, un héraut d'armes aux couleurs de Berne apportait au duc de Bourgogne, devant Neuss sur le Rhin, la déclaration de guerre des Suisses, piquée au bout d'une lance.

¹ Le présent article sur le siège de Morat, et ceux qui le suivront — sur la bataille — sont extraits d'une étude à paraître sur la campagne de 1476.

En 1914, la *Revue militaire suisse* a publié une étude de la bataille par le colonel Max de Diesbach, exposé des dispositions prises par le duc de Bourgogne, d'après le rapport de l'ambassadeur milanais Panigarola. L'étude actuelle insistera plus particulièrement sur la manœuvre des Confédérés.

Les articles du colonel de Diesbach ont été réunis en une brochure illustrée, dont il nous reste un certain nombre d'exemplaires. Ceux de nos lecteurs qui la désirent sont priés de nous le faire savoir, en joignant à leur adresse 90 centimes en timbres-poste. (*Réd.*).

A cette heure si grave, l'Europe se tint sur une prudente réserve, la Savoie et Milan se déclarèrent contre les Suisses, l'Empereur fit la paix avec la Bourgogne et Louis XI, qui avait lancé les Confédérés dans cette dangereuse aventure, les abandonnait à leur sort et signait une suspension d'armes avec Charles, le 12 septembre 1475. Il préférait assister à la lutte en spectateur. Ainsi les cantons se trouvèrent seuls en face du Téméraire et de ses alliés.

La mobilisation instantanée des Suisses que suivît l'invasion de la Franche-Comté, de l'Alsace et du Pays de Vaud savoyard, ne fut qu'une suite de triomphes. Ils étaient merveilleusement entraînés à la guerre et parfaitement commandés¹. Pendant les quatre ans que durèrent les hostilités, les Suisses mirent sur pied plus de 80 000 hommes, sans jamais dépasser, pour les troupes en campagne, le 50 % des effectifs mobilisables.

Louis XI, à Plessis-les-Tours, puis à Grenoble et à Lyon, apprit avec une joie profonde les malheurs de son cousin : Héricourt, Martigny, la Planta, Aigle, Grandson, Gümmenen, Aarberg, Cudrefin, Morat. Les premiers jours de janvier 1477, un courrier rapide lui apporta la nouvelle de la mort du duc, tué à la bataille de Nancy. La partie était gagnée. Louis XI n'avait plus qu'à recueillir le fruit des victoires des Suisses qui venaient de réunir la Bourgogne à la couronne de France.

Pour prix de leur gloire, les Confédérés n'eurent que les dépouilles du vaincu et quelques terres de Savoie dans le Pays de Vaud et le Bas-Valais. Ils réclamaient la Franche-Comté dont les habitants demandaient depuis longtemps à être reçus dans l'Alliance helvétique, fût-ce même comme sujets des cantons.

Louis XI s'opposa à ces projets. Berne seule tint tête aux prétentions du roi. La politique à courte vue des autres cantons l'emporta, et la Franche-Comté fut perdue pour la somme de 200 000 florins qui ne devait jamais être payée.

¹ Cingria. — La défense de Charles le Téméraire. — *Voile latine*, février 1910.

Mais le dénouement de ce drame prodigieux, frappa profondément les imaginations en Europe. La vigoureuse et souple infanterie suisse avait, une fois de plus, affirmé son invincible esprit d'offensive. Le Corps helvétique était devenu la première puissance militaire du temps.

* * *

Au point de vue purement militaire, la bataille de Morat présente un très grand intérêt stratégique et tactique. Son étude est instructive, car les Suisses, inspirés par leur génie instinctif développé à l'école de la victoire, appliquèrent, ce jour-là, ces « principes immuables » qui traversent l'histoire des guerres comme un fil conducteur. Pour surprendre et battre leur adversaire, ils eurent recours à l'exploration, à l'offensive brusquée, à la manœuvre enveloppante, en profitant avec habileté du terrain, en utilisant leur cavalerie avec une intelligence de la situation qui peut servir d'exemple à un chef moderne¹.

Morat diffère donc de la plupart des batailles de la fin du moyen âge, du XIV^e au XVI^e siècle, rencontres de masses brutales, d'où l'art des combinaisons et la manœuvre étaient exclus. La tactique créée par les Suisses rompait franchement avec le passé, adaptation remarquable de leurs expériences pratiques et de leurs ressources matérielles et morales aux circonstances et au terrain. C'est par un brillant coup de théâtre qu'ils introduisirent l'art moderne de la guerre.

Remarque. Le recueil de documents de G.-F. Ochsenbein est une source précieuse de renseignements (Urkunden der Belagerung und Schlacht von Murten. Fribourg, 1876). Pour abrégé le texte des notes, les renvois à cet ouvrage sont désignés par les lettres R. M. = Raths Manual Bern.

Les dépêches des ambassadeurs milanais sont désignées par Dép. Mil.

¹ Le cours d'Etat-major général II a étudié sur place, en 1922, la bataille de Morat, sous la direction du chef d'Etat-major général, colonel-divisionnaire Sonderegger.

LE SIÈGE DE MORAT
(9-22 juin.)

« Les Suisses sont des maîtres dans l'art de fortifier et de défendre les villes », écrivait Panigarola, le 10 juin ¹. Il est probable qu'il ne partageait pas les illusions du duc Charles qui croyait pouvoir s'emparer de Morat par une attaque brusquée ². La ferme attitude de la garnison détrompa bien vite les assiégeants ³.

Dès le 9 juin au soir, et jusqu'au 11, pendant que l'armée de Bourgogne s'installait dans ses positions, à deux portées de trait des murailles ⁴, l'artillerie des assiégés joua sans relâche ⁵. Dans la nuit du 9 au 10, il y eut une escarmouche sérieuse, dans un faubourg incendié dont on se disputait la possession ⁶ (probablement Meyriez). Le tir précis des bombardiers suisses gênait beaucoup les travaux du siège et empêchait toute circulation aux abords de la ville durant le jour ⁷. Il fallut creuser les tranchées de nuit ⁸. Les boulets tombaient jusque dans les campements étagés sur les pentes nord des collines du Bois Dominge, et dans les vignes, au sud, face à Courgevau ⁹. La garnison était abondamment pourvue de canons, de arquebuses, de poudre et de munitions ¹⁰. Depuis près de deux mois, des convois venus de Berne, par Gümmenen, ravitaillaient la place ¹¹.

La mise en état des fortifications de Morat avait commencé

¹ Panigarola au duc de Milan, 10 juin. Dép. mil. CCXXVII du camp devant Morat.

² Même dépêche, et d'Appiano, 13 juin, CCXXX.

³ La garnison se composait de 1500 Bernois, de 100 mercenaires fribourgeois, de 114 francs-archers de Morat, d'une centaine de Neuchâtelois, de quelques gendarmes et de 4 maîtres-canonnières de Strassbourg. Commandant : le chevalier Adrien de Bubenbergh, de Berne ; adjoint : Guillaume d'Affry, de Fribourg. Chef bombardier : Ulrich Wagner.

⁴ Panigarola, 12 juin, CCXXVIII.

⁵ Même dépêche. Id. 10 juin, CCXXVII. Id. Molinet Ch. XXXI O.464.

⁶ Panigarola, 10 juin.

⁷ Panigarola, 12 juin.

⁸ Panigarola, 12 juin

⁹ D'Appiano, 17 juin. Gex, Dep. mil. CCXXXVIII. « Bene afferme, che quelli di la terra tirano continuamente artellierie de fora et che non puo andare per el campo senza gran suspecto desse artellierie ».

¹⁰ Jean Tissot fournit la ville de plomb. (Comptes. I Sem. 1479. O.651.

¹¹ Rathsmannual Bern XIX 71, 16 mars. O. 38.

au lendemain de Grandson. Avec les matériaux des maisons démolies pour dégager le champ de tir¹, le capitaine Wanner avait entrepris la construction de barbicanes, en avant des deux portes. Il y avait deux ou trois de ces fortins palissadés, les uns devant les autres, à profils enterrés, afin de mieux battre le pied des remparts². Les missives de Berne insistaient sur l'importance de ces ouvrages³ et sur la nécessité de travailler sans arrêt à leur renforcement⁴. L'enceinte même de la ville avait été reconstruite de 1470 à 1475, à l'instigation du duc Amédée IX et de Jacques de Savoie ; car Morat était à la fois Bernoise et Savoyarde.

Le côté du lac resta ouvert jusqu'à la fin du siège ; les Bourguignons ne réussirent pas à empêcher la garnison de communiquer avec le Vully et Neuchâtel, et, par là, avec le reste du pays. Le duc fit armer des bateaux pour donner la chasse aux barques suisses, il ne fut pas possible de bloquer le port⁵. Le blocus ne fut donc jamais complet, ce qui contribua au maintien d'un moral élevé chez le défenseur. Alors que la ville était déjà investie, 200 Neuchâtelois, hommes choisis, la plupart bombardiers, abordèrent, avec des vivres, sans être inquiétés par les bateaux bourguignons qui croisaient au large, tenus en respect par le feu de la place⁶. Des renforts de la Neuveville et du Landeron entrèrent dans le port aux derniers jours du siège. Malgré le bombardement, un trafic quotidien s'établit avec Neuchâtel par le lac⁷. C'est par cette voie qu'on évacuait les blessés.

Le dépôt de blé et d'avoine d'Avenches fut transporté à Morat⁸ ; on réquisitionna le bétail de boucherie dans la région.

¹ Bern an Stätt und Länder, 1^{er} avril, O. 88. Voir aussi Chron. de Lorraine, O. 431.

² D'Appiano, 13 juin, CCXXX. Chron. de Molinet. Ch. XXXI. O. 464.

³ Rathsmannal. Bern. XIX. 81. O.57.

⁴ R. M. XIX, 101, 102. 1^{er} avril. O.88. — On paya aux charpentiers pour travaux de renforcement des boulevards, la somme de 12 livres 1 sol, 8 deniers en 3 mois. (Comptes de Fribourg, garnison de Morat, 2^e semestre 1476 ; 0.636). A Petermann Guisset pour amener 18 chars de sable pour les murs de la ville, 18 sols. (Comptes de Morat, O.540.) A un maçon de Cudrefin pour cinq journées faites au mur de la ville, 25 sols. O.540.

⁵ Panigarola, 12 juin.

⁶ Panigarola, 12 juin. R. M. Bern 12 juin XX 47. O.258.

⁷ R. M. Bern, 13 juin, XX 48. O.622.

⁸ R. M. Bern, 22 mars, XIX 82. O.62.

Fribourg expédia de la viande salée¹. Des bateaux chargés de vin arrivaient de Neuchâtel et de Nidau².

Des équipes de charpentiers³, de coutilliers, de maçons, d'armuriers réparaient les ouvrages et le matériel⁴. Neuchâtel fournit 50 bons rameurs pour assurer les transports par eau⁵. La relève de la garnison se faisait par tranches, surtout par des mercenaires⁶. (Söldner.)

Bubenberg renseignait Berne jour et nuit, heure par heure⁷. Lui-même était tenu au courant de la situation générale par les communiqués de Berne, par les rapports des commandants de Neuchâtel, d'Aarberg, de Laupen, d'Erlach, de Nidau et des postes-frontière qui lui parvenaient directement. Les renseignements fournis par le sire de Colombier, lieutenant du comté de Neuchâtel, sur les mouvements de troupes en Haute-Bourgogne lui étaient transmis⁸. Il faisait surveiller la vallée de la Broie par ses patrouilles⁹, et se tenait en liaison avec Anet où se trouvait un poste de 60 hommes (30 Neuchâtelois et 30 Bernois)¹⁰ ainsi qu'avec Aarberg dont le pont était fortifié¹¹.

La veille de l'arrivée de l'ennemi, un appel pressant du Conseil de Berne exhortait encore Bubenberg à défendre la ville qui lui était confiée, de toute son énergie et de toute son intelligence¹². La défense passive n'était pas l'affaire d'un

¹ R. M. Bern, 1^{er} avril XIX 101, 102. O.88. R. M. XIX 106. 3 avril O.94. « A Caneva et Furer d'Anet en reconnaissance de ce que pendant le siège de Morat, ils ont bien servi nos gens avec leur bateau, 10 livres. » (Comptes de Fribourg, 1^{er} semestre 1483.)

² A 25 livres le quintal. (Comptes O.635.)

³ Nicolas Riter, Cristian Brocher, Chapuis (charpentiers), pour peynes, labeurs et journées, à Murat por chapuisier ez belluard (boulevard) l'espace de trois mois, 160 sols. (Comptes de Fribourg, garnison de Morat. O.636-38.)

⁴ Bern an Adrian von Bubenberg (Archiv Bern 895) 0.233. R. M. Bern, 2 avril. O.91.

⁵ R. M. Bern, XIX 133. 18 avril. O.128.

⁶ R. M. Bern, XIX 187. 7 mai. O.181. Voir état nominatif et compte des soldes. O.636-638.

⁷ R. M. Bern, XIX 104-105, 2 avril. O.91. R. M. Bern, XIX 108-111. 4 avril. O.94.

⁸ R. M. Bern, XIX 133-134-136. 18 avril. O.128. R. M. XIX 144-148. 22 avril. O.139.

⁹ Rapport du capit. Guill. d'Affry au Conseil de Fribourg, 27 mai. O.218. — R. M. Bern, 1^{er} juin XX 29. O.229.

¹⁰ Même pièce. O.229.

¹¹ R. M. Bern, XIX 94. 29 mars. O.74.

¹² R. M. Bern, XX 39. 7 juin. O.241.

tel chef. Il ne laissa pas un instant de répit à l'assiégeant. Son artillerie balayait vigoureusement les approches de la ville. Les maîtres-canonniers Ulrich Wagner, Andres Grosch ¹, Claus de Bitsch et Gabriel d'Ulm méritèrent les éloges du commandant. Gabriel d'Ulm fut grièvement blessé et amputé d'une main ².

Le 12, une sortie, sur le front nord, pénétrait dans le camp du comte de Romont, à Montilier, et lui tuait 20 archers ³.

Déconcerté par cet accueil, le duc essaya d'un procédé d'intimidation souvent utilisé avec succès : il fit lancer dans la ville des proclamations attachées à des flèches : « Vous, manants de Berne, rendez la ville ; tous les coins du monde ne suffiraient pas à fabriquer assez d'argent pour votre rançon ; nous allons entrer et nous vous pendrons. Confessez-vous ; car il n'y a pas de délivrance pour vous, nous vous tuerons tous. » (Chron. de Schilling ⁴.) Ces menaces ne provoquèrent que l'indignation des soldats. Pourtant, le sort affreux des défenseurs de Briey et de Grandson était présent à tous les esprits. Aucun doute n'était possible sur les intentions du Téméraire. « Il se montrait prompt à brûler les villes, à exterminer les habitants, à fausser la parole donnée aux garnisons ⁵ ». Dinant détruite de fond en comble, Gand, Liège ⁶ abattues, privées de leurs franchises, le massacre de Nesle, les cruautés de St-Trond, le duc de Lorraine dépouillé de ses Etats et trompé, attestaient la rigueur des méthodes de guerre du duc de Bourgogne. « Il brûla tant de villes et de lieux que pour tout sou vaillant n'eut seu réparer ». (Ph. de Commines.) Comme tous les conquérants, Charles-le-Hardi croyait qu'un acte de terreur ouvre les portes des villes et châteaux et qu'une guerre sans merci est la plus prompte, la plus victorieuse ⁷.

¹ A Andres Grosch, maistre des boistes, pour ses peynes et labours qu'il a eu à Murat en la garnison, 100 sols. (Comptes de Fribourg. O.638.)

² Il reçut une indemnité de 108 livres 16 sols, un habit, chapeau et souliers. (Comptes 0.644, 654, 655.)

³ D'Appiano, 13 juin. Dep. mil. CCXXX, 50, d'après Bullinger.

⁴ Id. Chron. de Bullinger, Chap. XV.

⁵ Jean de Muller. VII 353.

⁶ Prise de Dinant, voir Barante II, 262-263, Liège 324-325 ; Massacre de Nesle, 388.

⁷ Jean de Muller, VIII, V Ch. I p. 21-22.

Ces sombres perspectives auraient pu émousser les courages, mais Bubenbergh fort de sa foi inébranlable, savait parler aux hommes, en imposer aux timides, contenir les murmures d'une partie des habitants restés Savoyards de cœur. Il était homme à tenir son serment de mettre à mort quiconque ferait mine de se rendre¹. Le bruit de la canonnade s'entendait au loin ; il portait avec lui, dans les terres bernoises, l'appel aux armes, l'annonce du péril menaçant.

La garnison avait une tâche parfaitement définie : gagner du temps, tenir jusqu'à l'arrivée de cette armée de secours qui devait débloquer Morat, arrêter le Téméraire, sauver le pays de l'invasion. Et la certitude de la délivrance soutenait les moins résolus. Les portes de la ville restèrent toujours ouvertes².

Le duc de Bourgogne, avec son mépris de l'adversaire et cet aveuglement qui faisait le désespoir de ses amis³, n'ajoutait pas foi aux rapports de plus en plus fréquents qui lui représentaient les Suisses en pleine mobilisation. Il aurait pu se porter à leur rencontre, et, peut-être, les battre avant leur concentration. Il dédaigna ce conseil, hypnotisé par Morat dont il voulait, coûte que coûte, s'emparer avant de faire face à l'armée de secours. Il se flattait de terrifier les cantons par la destruction de la petite ville qui osait le braver, et par le massacre de ses défenseurs⁴.

Les prisonniers qu'on lui amenait se montraient optimistes et confiants⁵. L'un d'eux lui déclarait, le 9 juin, que la ville était bien défendue et approvisionnée, mais que les Confédérés attendaient pour lui barrer la route, que l'envahisseur eût pénétré dans le vieux pays. Un autre affirmait que Berne mobilisait et que l'armée de secours approchait. Cet homme s'étonnait même qu'elle n'eût pas encore paru, car il comptait sur la promesse solennelle des Confédérés de débloquer la ville⁶.

¹ Chron. de Bullinger, cap. XV.

² Bullinger, XV.

³ Chron. de Molinet. Ch. XXXI. O.464.

⁴ Panigarola, 10 juin. Dep. mil. CCXXVII. Id. 12 juin.

⁵ Panigarola, 12 juin, CCXXVIII.

⁶ Panigarola, 10 juin. Dep. mil. CCXXVII.

Tous les prisonniers étaient pendus haut et court. « Le duc fait pendre tous les Suisses qu'il peut attraper. Entre hier et aujourd'hui il en a expédié cinq ¹ ». Par représailles, la garnison accrocha un page du Grand Bâtard aux créneaux d'une tour ².

L'armée assiégeante étendait ses positions de Meyriez à Montilier par les hauteurs du Champ de la Vigne, de Bois Dominge, Chantemerle, Pierre-Bessy, Burg. Le corps d'Antoine de Bourgogne occupait le front sud, celui du comte de Romont le front nord. Le comte de Marle, avec le 3^e corps, couvrait les communications du côté de la Sarine, et les approches du camp contre les entreprises toujours possibles d'une armée de secours.

Des bandes de partisans, cachés dans les forêts, harcelaient les détachements et égorgaient les sentinelles aux portes du camp. Un convoi de vivres, conduit par Jacques Galeoto, fut attaqué, le 12 juin. L'escorte réussit à se dégager en tuant 26 des assaillants ³. Le duc donna l'ordre de nettoyer toute la contrée jusqu'à l'Aar et la Sarine, d'emmener le bétail, et de mettre le feu à tous les villages ⁴. Il fit construire une ligne de retranchements autour du camp ⁵. Il reconnut le terrain découvert du Wilerfeld qui lui parut favorable aux évolutions de sa cavalerie ⁶. Il établit de solides points d'appui en face des deux portes de Morat pour contenir les sorties de la garnison avec un minimum de forces, au cas où il faudrait, en même temps, livrer bataille à l'armée de secours ⁷.

Les réserves et les relèves qui attendaient leur tour de monter aux tranchées, bivouaquaient dans les vignes, au pied et entre les deux collines de Bois Dominge, et jusqu'à Villars-les-Moines. On pouvait compter plus de 500 tentes et baraques autour du pavillon de bois, recouvert d'étoffes flamboyantes

¹ Panigarola, 12 juin. Dep. mil. CCXXVIII. Le soldat Benedict Stalder de Münsingen, fait prisonnier et dépouillé, réussit à s'échapper et arriva tout nu à Fribourg. Il reçut 15 sols des autorités. (Comptes de Fribourg. O.601.)

² D'Appiano. 15 juin. Dep. mil. CCXXXIV.

³ Panigarola, 12 juin. CCXXVIII.

⁴ Panigarola, 12 juin. — Chron. de Molinet Ch. XXXI. 9.464.

⁵ Panigarola, 11 juin. CCXXVII. Id. 12 juin. Id. 13 juin.

⁶ Panigarola, 13 juin. CCXXXI.

⁷ Panigarola, 20 juin. CCXLIV.

qui servait de quartier général au duc ¹. La grande bannière ducale, entourée des troupes de la garde, flottait au sommet du Grand Bois Dominge. Plus au nord, vers Chantemerle, s'alignaient d'autres rangées de tentes, et les camps du comte de Romont couvraient la rive du lac, entre Montilier et Löwenberg.

Cependant, les rapports qui signalaient des rassemblements suisses derrière la Sarine et l'Aar, devenaient plus précis. Berne regorgeait de troupes ; 4000 hommes étaient entrés, le 11, à Fribourg ², les Neuchâtelois se rassemblaient ; on signalait des colonnes en marche le long du lac et du côté de Bienne ; 3000 Valaisans se dirigeaient vers le Nord ³. Il fallait se rendre à l'évidence. Le duc comprit trop tard que la possession de la ligne de la Sarine lui assurerait sa liberté d'action contre Berne et Fribourg.

Le 12 juin, il chargeait le comte de Marle, avec 8 à 10 mille hommes, de s'emparer des ponts d'Aarberg, de Gümmenen et de Laupen. Les Bernois s'y attendaient ; un prisonnier capturé près d'Aarberg les avait renseignés. Le 11, Soleure et Bienne étaient invités à renforcer les détachements des ponts ⁴ ; à Lucerne, on annonçait l'attaque imminente de Laupen et d'Aarberg ⁵.

L'opération se déclancha le 12 juin ; les trois passages furent attaqués dès le matin, les assauts se renouvelèrent toute la journée, avec une grande violence, surtout à Laupen défendu par un faible poste, renforcé par 200 Fribourgeois (d'après Schilling). Le tocsin sonna, de clochers en clochers, jusqu'à Berne. Le landsturm de la contrée courut aux endroits menacés. A Gümmenen, le curé dirigea la résistance et chassa l'ennemi. Vers le soir, sur toute la ligne, les Bourguignons, découragés, se retirèrent en emportant leurs blessés. Ils laissèrent 200 morts sur les berges de la Sarine. Les pertes des

¹ Bern an Colmar, 10 juin, O.251. Schilling : 2000 tentes. Zürcher msc. : 1000. Fugger : 1000 tentes, 400 baraques.

² Panigarola. Dep. mil. CCXXVIII. Id. 13 juin, CCXXXI.

³ Panigarola, 13 juin « environ 3000 h. » Il s'agit de Zurkinden et des Gruats et Valaisans qui avaient dévasté le Chablais vaudois.

⁴ Bern an Solothurn, 11 juin, Archiv Bern 903. O.257.

⁵ Bern an Luzern, 12 juin. O.258.

Suisses paraissent avoir été sérieuses ; les données précises manquent. Un capitaine à chaîne d'or dont le nom ne nous est pas parvenu, tomba entre les mains des Bourguignons, dans l'ardeur de la poursuite ¹.

L'insuccès de la tentative du comte de Marle fut aussitôt communiqué à tous les Confédérés. Berne, tout particulièrement, sentait la gravité de la situation. La ligne de la Sarine forcée, c'était la route libre pour l'envahisseur, la mobilisation entravée ou rendue difficile. « Laupen qui a coûté tant de sang et de sacrifices à nos ancêtres ² », Laupen avait tenu bon ; les 40 hommes qui gardaient le pont avaient soutenu la première attaque seuls, jusqu'à l'arrivée de la garnison du château. Le moment des grandes décisions était venu, car l'ennemi avait failli pénétrer « dans notre vieux pays héréditaire », écrivaient les Bernois à leurs Confédérés ³.

Le même jour, Berne hâtait le rassemblement de ses forces ; la grande bannière de la République était plantée au carrefour de la Kreuzgasse ⁴. Sur toutes les routes, de tous les bailliages, du fond des vallées de l'Oberland, les contingents se pressaient vers la ville où grondait, par intervalles, l'appel de la Mutte, la grosse cloche d'alarme, dans la tour de St-Vincent.

L'échec du 12 juin fit perdre à l'armée de Bourgogne une partie de la confiance que la volonté et l'énergie du duc lui avaient rendue. Les troupes, rebutées par des assauts meurtriers, mal payées, recommencèrent à murmurer. Elles ne montraient aucun enthousiasme à partager le sort d'un prince qui les traitait sans bienveillance ⁵. Charles n'était plus même en sûreté au milieu de son armée ⁶. Les chefs subissaient avec impatience son caractère ombrageux. Ils étaient menacés de mort pour un insuccès ou si les ordres ne s'exécutaient pas à la lettre ⁷.

Les travaux du siège étaient, néanmoins, activement poussés.

¹ D'Appiano, 15 juin. Dep. mil. CCXXXIV.

² Bern an Luzern, 13 juin. O.264.

³ Cité par Jean de Muller. VIII. Liv. V. Ch. I, p. 71. n. 340.

⁴ Bullinger, cap. XVI. Panigarola, 12 juin, CCXXVIII.

⁵ Bazin, Ch. VI. O.463.

⁶ Knobel, cité par Wattlelet, 34 n. 15.

⁷ Panigarola. CCXXVIII, 12 juin.

Dans la nuit du 12 au 13 juin, les compagnies de gens d'armes et quelque peu d'infanterie parvinrent à se loger tout proche de la ville, sur deux côtés, malgré le feu des remparts, dans l'espoir d'atteindre le fossé la nuit suivante¹. En terrain découvert, il fallut faire creuser des boyaux et des sapes par les mineurs Liégeois². Les assiégés bouleversèrent continuellement les tranchées et faisaient pleuvoir des projectiles de toutes sortes sur les travailleurs. Les compagnies des capitaines Troïlo et Legnano furent particulièrement éprouvées³, et leur progression s'arrêta entre Meyriez et la porte d'Avenches. Dans la nuit du 14 au 15, elles atteignirent, cependant, le fossé, mais ne purent s'y maintenir à cause du « feu d'enfer » des Suisses⁴. Femmes et enfants travaillaient aux remparts, « tous joyeux et de bon espoir »⁵. Le courage des assiégés semblait croître avec le danger⁶. Mais Panigarola était persuadé que les effets des grosses bombardes dont le duc surveillait en personne la mise en batterie, les ferait « changer de couleur »⁷.

Sur le front nord, les Savoyards purent amener deux bombardes et quelques courtauds et coulevrines⁸. Les canons de la place ripostaient jour et nuit⁹. De la poix et de l'huile bouillante tombait des hourds et des machicoulis sur les Bourguignons qui s'aventuraient près de l'enceinte.

La vigoureuse résistance de Morat commençait à inquiéter le duc¹⁰, car son entourage avait toujours douté que la garnison, malgré sa vaillance, puisse résister, si elle n'était pas promptement secourue¹¹. Il demanda alors, humblement, aide et secours à la religion, se souvenant de sa dévotion passée. Il écrivit aux magistrats de Dijon « de faire processions et oraisons continuelles à Dieu, notre créateur, à la glorieuse Vierge

¹ Panigarola. CCXXXI, 13 juin.

² Même dépêche. Voir aussi lettre de Seiler à Lucerne du 14 juin. O.271.

³ Panigarola. CCXXXI, 13 juin.

⁴ Panigarola. CCXXXV. 15 juin.

⁵ Seiler an Luzern. O.271.

⁶ D'Appiano, 13 juin. CCXXX.

⁷ Panigarola, 15 juin.

⁸ Panigarola, 15 juin.

⁹ Panigarola, 13 juin. D'Appiano, CCXXXVIII, 17 juin.

¹⁰ Panigarola, 10 juin, 12 juin, 13 juin, 15 juin.

¹¹ D'Appiano, 13 juin. CCXXX. Panigarola, 13 juin.

Marie sa mère et à toute la cour Celestial du Paradis... que puissions avoir et obtenir bonne victoire à l'encontre d'iceulx noz ennemis »¹. La duchesse de Savoie passait son temps, à Gex, en processions, messes, prières et aumônes pour le succès des armes du duc².

Le véritable bombardement commença le lundi 17 juin. Le duc avait décidé de battre en brèche de deux côtés à la fois. Deux bombardes et deux courtauds de gros calibre entrèrent en jeu³. En quatre coups, la plus forte tour s'écroula⁴. Plusieurs brèches s'ouvrirent entre la porte de Berne et le lac⁵ ; 70 boulets tombèrent en un jour dans la ville, faisant gros dommage⁶. Le même soir, une centaine de Bernois, protégés par un feu bien réglé, firent irruption dans une batterie et tuèrent plusieurs bombardiers⁷. On travailla toute la nuit à réparer les dégâts, et, le lendemain, les défenseurs avaient repris leur place de combat sur les remparts. Bubenbergh écrivait à Berne de ne pas précipiter le départ de l'armée, de ne se mettre en marche que quand les effectifs seraient complets, bien armés et pourvus d'artillerie. Jusque-là, la ville tiendra, avec l'aide de Dieu »⁷.

Hanté par l'idée d'une apparition prochaine de l'armée de secours, le duc alarma ses troupes dans la nuit du 17 au 18, après s'être confessé, et resta à cheval jusqu'à l'aube. Il était d'excellente humeur. Mais les forêts du Galm et d'Altavilla restèrent enveloppées de mystère.

Le mardi 18, dès 8 h. du matin, le bombardement reprit avec violence. Un large pan de la muraille s'abattit, découvrant la ville du côté de Montilier⁹. A la nuit, les trompettes donnèrent le signal ; l'infanterie du comte de Romont, en colonnes profondes, s'élança à l'assaut en criant : « Ville gagnée ! » Les défenseurs veillaient ; derrière les brèches s'éle-

¹ Arch. de Dijon. Reg. III 37, 16 juin 1476. O.280.

² D'Appiano, 21 juin.

³ Molinet, ch. XXXI. O.464.

⁴ Waldmann an Zürich, 17 juin. O.283.

⁵ Panigarola, 17 juin. CCXXXIX.

⁶ Bullinger, Ch. XV.

⁷ Panigarola, 17 juin. CCXXXIX. « 70 hommes ».

⁸ Bullinger. Ch. XV.

⁹ Panigarola, 18 juin. CCXL. Molinet : sur 30 pieds de long. O.464.

vaient de nouvelles barricades que couvraient les rangs serrés des archers et des coulevriniers. Les chefs, Guillaume d'Affry, Rodolphe d'Erlach et Pierre Stark se partageaient les secteurs.

Du haut de ses murs croulants, le chevalier de Bubenberg regardait monter les masses ennemies. Il était calme, prêt à mourir sur la brèche. Le dernier de ses hommes le savait. Ses ordres étaient donnés, chacun était instruit de son devoir et connaissait sa consigne. Une réserve générale se tenait au centre de la ville avec le fanion à croix blanche. « Aussi ce fut avec un courage tranquille et dans un profond silence que tous attendirent le choc, en hommes et en chevaliers », raconte le manuscrit de Fribourg ¹.

Les assaillants dressèrent leurs échelles, les bombardes ébranlèrent les remparts. La ville n'était qu'une ruine. Pendant deux heures, les assauts se renouvelèrent avec rage ², dans un grand fracas de décharges. Les fossés se remplirent de cadavres, plusieurs centaines de Bourguignons furent tués ou blessés ³, pris dans les chausse-trappes, écrasés par les pierres, occis par les serpentines et les carreaux des archers. « Bubenberg était partout, communiquant à chacun son âme » ⁴. L'artillerie du duc balayait les remparts et enfilait la rue principale de la ville, causant de lourdes pertes aux Suisses, pourtant, dit Panigarola, ils se défendaient très bien ⁵ (si deffendono molto bene).

Au plus fort de l'action, Bubenberg envoya un message

¹ Fol. 184 cité par Wattelet, p. 17.

² Panigarola, 19 juin. CCXLIII. Id. 20 juin. CCXLIV. « une heure ». Les chroniques suisses parlent de trois heures. Molinet : deux heures. O.464.

³ Ritter Peter Roth an Basel, 18 juin, « 1000 tués » (Tagebuch Knobel) 0.237. — Tschudi, « 1000 tués et blessés ». — Molinet » 200 tués et beaucoup de blessés.

⁴ Jean de Muller. VIII. V. I. 72. Bullinger. Ch. XV.

⁵ Panigarola, 19 juin.

Jack Thoman, tué sur le belluard (boulevard) après avoir servi 3 mois moins 3 jours (comptes O.637). Ant. Zimmermann, tué (O.644). Jacki'Henni, blessé d'un coup de feu à la jambe (0.645) ; A Stephan Bader, de Morat, pour les soins donnés à 12 de nos gens qui étant de garnison pour défendre Morat, furent blessés par les assiégeants, 6 livres. (Comptes de Fribourg. 0.648). Nicod Bonvisin était « banneret des hôpitaux » de Morat (Comptes de la garnison. 0.645). A Jakob von Thun, le meige (médecin) pour meiger certains sudar de Fribourg qui furent navrés (blessés) à Murat ez assault, 6 livres. (Comptes O.627.)

à Berne : « Les tours et les murailles sont renversées, nous n'avons plus que nos corps à opposer à l'ennemi. Mais, tant qu'une goutte de sang coulera dans nos veines, aucun de nous ne cédera »¹.

Vers 9 heures, l'assaut était repoussé ; le comte de Romont retira ses troupes dans le camp.

La déception du duc de Bourgogne fut d'autant plus amère, qu'il avait savouré d'avance l'orgueil de la victoire et la joie de la vengeance. Il accueillit ses capitaines le visage contracté de colère, et leur reprocha leur manque de hardiesse : « Que puis-je attendre de vous dans les grandes occasions, si vous ne savez prendre cette misérable petite ville !² » Les capitaines s'excusèrent, disant qu'ils trouvaient dommage de sacrifier les plus braves soldats devant Morat, au lieu de réserver leurs forces pour la bataille. « L'armée de secours battue, la ville sera obligée de se rendre³ ». Ces arguments pleins de logique ne réussirent pas à convaincre Sa Seigneurie. Elle persista à vouloir emporter la ville de vive force. Le mercredi 19, la brèche était ouverte près de la porte d'Avenches ; deux assauts furent repoussés avec des pertes sensibles⁴.

Tout en s'acharnant à ce siège meurtrier, qui lui avait coûté plus de 1000 tués⁵, Charles prêtait l'oreille aux bruits qui lui parvenaient de la concentration suisse. Certains renseignements annonçaient 12 000 hommes rassemblés derrière la Sarine, d'autres 15 000 ; d'autres encore 20 000 et davantage⁶. L'alarme du 17/18 se répéta les jours suivants. Le 19, le duc paraissait décidé à se porter au-devant de l'ennemi, quand on lui annonça qu'une grand'garde venait d'être enlevée par des éclaireurs suisses. Il alerta aussitôt le camp. La journée se passa sous les armes⁷. Les troupes, exténuées par ces manœuvres inutiles, donnaient des signes de mécontentement.

Les Suisses, disait-on, avaient l'habitude de livrer bataille

¹ Bern an Zurich, 19 juin, Archives de Zurich. O.292. Tschudi. O.510.

² Jean de Muller. VIII. V. I. 73. Tschudi. O.510. Bullinger, Ch. XV.

³ Panigarola, 20 juin. CCXLIV.

⁴ Même dépêche.

⁵ Fugger 1500 —, Edlibach 1500 —, Bonstetten 1000—, Hans Viol 1000 —.

⁶ Panigarola, 20 juin.

⁷ Panigarola, 19 juin. CCXLIII.

le samedi, car ce jour leur portait bonheur. Charles le savait ; le samedi 15, déjà, il s'était attendu à une offensive. Cette fois, l'attaque devait certainement se produire le samedi 22¹. La nouvelle que les Suisses avaient franchi la Sarine, le 19², ne surprit personne, devant Morat. Le vendredi 21, l'armée de Bourgogne se mit en bataille dans la plaine du Wilerfeld en avant de la ligne Pierre-Bessy-Chantemerle, Villars-les Moines, sur les emplacements prévus en cas d'attaque du côté d'Ulmitz. L'intention du duc était probablement d'attendre les Suisses sur ces positions, jusqu'au 22. Les rapports du « guet du jour » annonçaient que « l'ennemi passait à lieue et demie du siège »³. Jacques Galliot avait vu, le jour précédent, « leur rapprochement et comment ils avoient passé un pont (Gümminen) et mis paistre leurs bêtes, tirants vers Morat, lesquelles avoient amené l'artillerie »⁴.

Pour contrôler l'exactitude de ces renseignements, le duc partit en reconnaissance, l'après-midi du 21, dans la direction d'Ulmitz, avec quelques officiers, Panigarola l'accompagnait. Ils suivirent la route Morat-Berne qui passait alors par Oberburg-Lurtigen. Entre Lurtigen et Ulmitz, la cavalcade se heurta aux avant-postes suisses. On apercevait, dans un terrain coupé de haies et de boqueteaux, cinq ou six tentes et environ 200 hommes. « Ceux-ci commencèrent à escarmoucher, sans sortir du bois et ils nous tirèrent quelques coups d'escopette. A l'aspect de l'étendue de leur camp que nous ne pouvions pas bien voir, parce qu'il était allongé dans les bas-fonds, le duc jugea qu'il n'avait devant lui que peu de gens, venus pour donner courage à la ville de Morat. Il estimait que leur nombre n'était pas suffisant pour livrer bataille. Imbu de ces idées, il retourna à ses escadrons »⁵.

Ce témoignage de Panigarola a une grande importance. On y découvre une des principales causes de la défaite du duc. En effet, à partir de ce moment, l'idée que les Suisses n'ose-

¹ Panigarola, 20 juin. D'Appiano, 21 juin, Gex.

² Die bernischen Hauptleute zu Gümminen nach Bern. 18. Juni. 0.288.

³ Molinet, Ch. XXXI. O.464.

⁴ Même source.

⁵ Panigarola, 25 juin. St-Claude.

raient pas l'attaquer et que la présence de quelques détachements sur la rive gauche de la Sarine n'était qu'une feinte, s'ancre si bien dans sa tête qu'il en perdit tout jugement. Cet aveuglement lui fut fatal.

A peine descendu de cheval, au milieu de ses troupes, il convoqua le Grand Bâtard, Monseigneur de Clessy, Antoine d'Orlier, Monseigneur de Neufchâteau, Troilo, Panigarola et quelques autres, pour discuter de la situation. Le duc ne tint aucun compte de l'avis unanime qui était de ranger toute l'armée sur le plateau de Chantemerle et d'y attendre l'ennemi, pour éviter une surprise. Sa Seigneurie décida de laisser 2000 fantassins et 1200 cavaliers aux avant-postes et de retirer ses divisions dans le camp, à cause de la grande fatigue des hommes. Puis, on s'en fut souper¹.

Le duc « obstiné en son incrédulité »² soutenait à ses généraux qu'il n'avait devant lui que 5 à 6 mille Suisses. De la tente ducale, il embrassait d'un coup d'œil l'étendue de ses camps. Les feux des bivouacs s'allumaient par centaines sur les hauteurs, dans les fonds, à la lisière des bois. Morat, dans un voile flottant de fumée, continuait à répondre coup par coup aux décharges des batteries de siège. Ses tours abattues et ses remparts éventrés se profilaient sur le lac enchâssé de collines et noyés dans l'ombre du soir.

Le duc de Bourgogne voyait la victoire lui sourire ; plus de 30 000 hommes³ et une formidable artillerie allaient venger Grandson. Il attendait encore 2000 hommes⁴. Olivier de la Marche devait amener d'autres renforts. Envoyé en mission auprès du duc de Milan, il était parti humilié et furieux de s'en aller la veille d'une bataille⁵.

Il y avait une ombre au tableau : le prince de Tarente, à la suite d'une discussion pénible, outré des procédés de

¹ Panigarola, 25 juin.

² Molinet, Ch. XXXI. 0.465.

³ Ritter Roth an Basel : 38 000 h. — Capitaines bernois en campagne, 15 juin : 50 000 h. O.273-274.— Bern an Basel 35 000 h., 13 juin. O.263, Gingsins 35-36 000.

⁴ 100 lances et 200 fantassins de Hugo San Severino, 100 lances de l'évêque de Sebenico, 40 de Venise, 100 de Château-Guyon, soit 1700 cavaliers et 200 fantassins. (Panigarola, 18 juin. CCXL ; d'Appiano, 21 juin. CCXLVI.)

⁵ Panigarola, 20 juin. CCXLIV.

Charles à son égard, avait quitté l'armée, le jour même, pour rentrer chez lui, avec quelques douzaines de lances ¹.

Pendant la nuit, la pluie se mit à tomber. A moins de six kilomètres du pavillon armorié de Bois Dominge, où flot-tait le grand étendard de Bourgogne, derrière l'épais rideau de forêts qui masquait ses mouvements, l'armée confédérée, grossie d'heure en heure, attendait avec impatience l'aube du 22 juin.

(A suivre.)

R. V.

¹ Panigarola, 25 juin, St-Claude, Ph. de Commines Liv. V, Ch. III.
300 cavaliers selon Knebel; 400, d'après Dellbrück. (Perser und Bur-gunderkriege, p. 153. Berlin 1887.)

